

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 49 (1999)

Heft: 4

Buchbesprechung: La grande guerre chimique: 1914-1918 [Olivier Lepick]

Autor: Rapin, Ami-Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Wie verhält es sich mit der Qualität der Quelle? War Künzler als Missionsmitarbeiter nicht befangen? Seine Berichterstattung scheint ausgewogen. Gewiss, zeitbedingte stereotype Bilder begegnen dem Leser hin und wieder. Künzler dafür anzuprangern, wäre indes anachronistisch. Künzler vermeidet es, das Zerrbild des «grausamen Türken» zu zeichnen. Vielmehr berichtet er von Türken, die ihr Leben riskiert haben, um Armenier zu retten. Überdies beschreibt Künzler die Deportation der Kurden, die zuvor an den Ausschreitungen gegen die armenische Bevölkerung ebenfalls beteiligt waren. Was zudem für die Unabhängigkeit der Quelle spricht, ist Künzlers Nationalität. Als Bürger eines neutralen Landes kam er in keinen Interessenkonflikt wie z.B. deutsche Missionare, deren Nation bis 1918 engster Verbündeter der Jungtürken war.

«Im Lande des Blutes und der Tränen» ist nicht nur als historische Quelle zu lesen. Es ist überdies die Geschichte eines philanthropischen Pragmatikers, der Solidarität nicht nur predigte. Unter Einsatz seines Lebens versteckte er entflohenen Armenier und setzte sich für die Waisen der Getöteten ein. Etwas naiv mutet seine Hoffnung an, Armenier und Türken könnten trotz all der tragischen Ereignisse nach Kriegsende wieder wie «Geschwister zusammenleben», sie zeugt dafür von einem unerschütterlichen Glauben an das Gute im Menschen.

Der Neuedition dieses Berichtes liegen nebst einem Brief Künzlers an Johannes Lespius vier Artikel bei, welche Künzler für die Zeitschrift «Der Christliche Orient» verfasst hat. Sie schildern die Erlebnisse des Schweizers in den Jahren 1920–1922 in Urfa und wurden als Fortsetzung von Künzlers Bericht verstanden.

Dominik Schaller, Zürich

Olivier Lepick: **La grande guerre chimique: 1914–1918**. Paris, PUF, Histoires, 1998. 351 p.

Dans le registre étendu des techniques de combat utilisées pour éliminer massivement ses adversaires, la guerre chimique occupe une place spécifique qu'elle partage avec la guerre biologique. Moralement réprouvée, prohibée par la Convention de La Haye de 1899, par les Protocoles de Genève de 1925, puis récemment par la Convention d'interdiction des armes chimiques de 1993, elle n'en constitue pas moins une menace latente qui justifie les dispositifs préventifs mis en place par les autorités militaires et les organismes de défense civile. L'existence de larges arsenaux entretenus par des puissances majeures ou mineures, la poursuite de la production d'armes chimiques par une vingtaine de pays, la réalité de leur utilisation dans plusieurs conflits du XX^e siècle (1^{re} Guerre mondiale, Ethiopie en 1935–36, Chine en 1938–42, Yémen en 1966–67, Irak dans les années 1980–90) rendent crédible la crainte diffuse d'une guerre chimique que ravivent des faits divers meurtriers touchant le cœur des métropoles industrielles (attentat au gaz sarin dans le métro de Tokyo en 1995, rumeurs entourant le crash d'un avion d'EL-AL en 1992 à Amsterdam). Toutefois, en dépit d'un indéniable impact psychologique, l'efficacité militaire des armes chimiques est toute relative. Contrairement à l'arme nucléaire qui introduit un effet dissuasif radical, dans le sens où elle inhibe la volonté d'action de l'adversaire, l'arme chimique ne peut être considérée comme stratégiquement décisive. Ses abominables conséquences sur des populations civiles sans moyens de défense n'ont pas d'équivalent lorsqu'elle est engagée contre des troupes entraînées et munies d'équipements de protection adéquats.

Ces précisions préliminaires sont nécessaires pour saisir l'intérêt et la portée de l'ouvrage d'Olivier Lepick qui est une version retouchée et condensée d'une thèse soutenue à l'Institut des Hautes Etudes Internationales de Genève. En analysant minutieusement la dimension chimique du Premier Conflit mondial, l'auteur offre une remarquable illustration historique du paradoxe stratégique qui fait de cette arme à la fois un objet de terreur de masse et une méthode de combat aléatoire. De surcroît, l'historiographie francophone de la Grande Guerre ne pourra plus ignorer ce qui se révèle être une étude de référence.

La thèse initiale de l'ouvrage – que l'auteur partage avec John Frederic Fuller – repose sur l'idée que l'arme chimique offrait une issue potentielle aux états-majors des pays belligérants dans le contexte d'une déconvenue tactique consécutive à la stabilisation des fronts en automne 1914. La volonté de retrouver une guerre de mouvement suscite la première utilisation massive de gaz de combat – en l'occurrence du chlore – par les troupes allemandes, le 22 avril 1915 près du village de Langemarck dans la région d'Ypres. Malgré l'effet de surprise provoqué par cette innovation militaire, le bilan opérationnel de l'attaque est mitigé puisqu'elle ne provoque pas la rupture désirée du front: «l'espoir de la percée au moyen des gaz naquit et se volatilisa le même jour» (p. 92). Dans les mois qui suivent, les Alliés mobilisent leurs ressources scientifiques et industrielles pour organiser sur grande échelle les moyens défensifs et offensifs indispensables à une guerre chimique d'envergure. Il s'agit d'une part de combler le retard pris dans le domaine d'une production chimique de guerre que facilite le tissu industriel allemand, et d'autre part de mettre au point les instruments de protection qui réduiront l'impact délétère des gaz ennemis. C'est ainsi que s'engage un processus très clausewitzien d'actions réciproques dans le domaine de la guerre chimique que décrit brillamment Olivier Lepick dans son étude. La technique des vagues gazeuses dérivantes délivrées à partir de cylindres pressurisés est progressivement délaissée au profit de vecteurs qui permettent de s'abstraire, en partie, des contingences météorologiques. Celles-ci pouvaient en effet provoquer le retour des nuages toxiques à leur expéditeur, selon un principe que l'on pourrait cyniquement nommer celui du gazeur gazé. La sinistre compétition qui consiste à trouver la meilleure méthode pour intoxiquer son adversaire ne recouvre pas uniquement les méthodes de projection des gaz. Les scientifiques allemands, français et britanniques recherchent assidûment les agents chimiques les plus nocifs, ainsi que les mécanismes de dissémination, qui permettront d'accroître la persistance des substances délétères. Cette course à l'armement chimique débouche sur l'introduction opérationnelle, en juillet 1917, du plus fameux des gaz de combat de la 1^{re} Guerre mondiale, l'ypérite ou gaz moutarde – un sulfure d'éthyle dichloré – dont le nom restera attaché aux horreurs de la guerre chimique. Peu volatil, l'ypérite se caractérise par une persistance sans égale et s'attaque aux muqueuses et à la peau, des zones qui ne sont pas protégées par les masques respiratoires. Sa capacité à contaminer pour une longue période les armes, les vêtements et le terrain en faisait l'instrument par excellence d'une guerre d'usure dont le but n'était plus de regagner l'initiative opérationnelle, mais d'épuiser les capacités de résistance de l'adversaire. La démonstration de cette mutation opérationnelle – l'arme chimique fut initialement expérimentée dans le but de rompre les lignes ennemies pour rapidement devenir une arme d'attrition, c'est-à-dire d'usure des effectifs adverses – est l'un des points forts de l'étude d'Olivier Lepick, qui peut justement conclure que l'évolution de la guerre

chimique, de 1915 à 1918, épouse le processus de totalisation du phénomène militaire qui caractérise le Premier Conflit mondial.

On l'a compris, la problématique de cet ouvrage est essentiellement d'ordre militaire et technique. Il ne faut cependant pas y voir une faiblesse du propos, mais au contraire une qualité de l'argumentation. La thèse selon laquelle le potentiel militaire et l'efficacité de la guerre des gaz ont été largement surestimés par les cercles militaires et certains historiens ne pouvait que s'appuyer sur une étude détaillée des dimensions scientifiques, industrielles, logistiques et tactiques de l'arme chimique. Il fallait en effet établir fortement une telle démonstration face à l'utilisation de 112 000 tonnes d'agents chimiques durant le conflit et face aux centaines de milliers de victimes des gaz de combat (un des apports de cette étude est également de démontrer, contre les idées reçues, que la proportion de décès consécutifs aux attaques chimiques est relativement basse). Solidement documenté, précis dans la description des substances délétères engagées par les belligérants, ce livre dépasse le stade des jugements hâtifs et des arguments d'autorité sur un sujet passablement ignoré par l'historiographie francophone. Il faut de plus ajouter que les aspects sociologiques et psychologiques de la guerre chimique sont loin d'être absents de cette étude. De nombreux témoignages ponctuent les pages techniques de l'ouvrage et l'auteur consacre un bref chapitre aux populations civiles et militaires confrontées à la guerre chimique. A cette occasion, Olivier Lepick ouvre quelques pistes de réflexion dignes d'intérêt. Quels sont les facteurs qui expliquent la répulsion universelle que suscitent les armes chimiques, alors même que les armes «conventionnelles» font l'objet d'une approbation pleine de fatalisme? Lepick avance l'hypothèse du halo de mystère enrobant ces substances gazeuses qui provoquent l'effroi de leurs victimes potentielles promises à une mort lente et pleine de souffrance. Peut-être faut-il aller plus loin en interrogeant l'histoire des mentalités militaires. Une arme s'attaquant au métabolisme ou aux voies respiratoires est-elle qualifiée de pernicieuse uniquement en fonction du degré de souffrance qu'elle inflige à sa victime? Historiquement, l'inscription de la violence guerrière dans le corps de l'ennemi ne repose-t-elle pas prioritairement sur le principe de la laceration des chairs et de l'écoulement du sang? Le faible rendement stratégique des armes chimiques n'explique-t-il pas plus trivialement leur utilisation marginale depuis la Première Guerre mondiale?

Quelques réserves finales ne démentiront pas l'intérêt général du livre d'Olivier Lepick. On peut tout d'abord regretter que le bilan statistique de *La grande guerre chimique* ne soit introduit par l'auteur que dans la conclusion de son volume. Une présentation en début d'ouvrage des chiffres fournis dans ces tableaux aurait sans doute accru la force de son argumentation et facilité la compréhension du lecteur. Ensuite, certains passages prêtent à discussion compte tenu de la terminologie utilisée: «Plus qu'une arme tactique, l'arme chimique fut une arme stratégique» (p. 329). Dans son contexte d'énonciation, cette assertion signifie que les gaz furent utilisés à des fins d'attrition; elle n'est toutefois pas exempte d'ambiguïté dès lors que l'on se réfère au vocabulaire conventionnel des stratégies de dissuasion. Il faut enfin noter que la préface de Pierre Chaunu dessert plus qu'elle ne sert cet ouvrage; le lecteur pourra sans préjudice aucun s'en dispenser et passer immédiatement au corps du texte.

Ami-Jacques Rapin, Lausanne